Document generated on 08/08/2025 1:54 p.m.

Québec français

Les heures ou la fête de la vie

Chantale Gingras

Number 130, Summer 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55733ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gingras, C. (2003). Review of [*Les heures* ou la fête de la vie]. *Québec français*, (130), 98–100.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les heures
ou la fête de la vie

PAR CHANTALE GINGRAS

Pour son second long métrage[1], l'Américain Stephen Daldry a choisi de porter à l'écran le roman de Michael Cunningham qui lui-même s'était inspiré de *Mrs Dalloway*, un roman publié par Virginia Woolf en 1925. Le défi était grand pour Daldry et David Hare, son scénariste : celui de retranscrire à l'écran un roman à succès (il a remporté le prix Pulitzer en 1999) dans lequel s'imbriquent trois histoires essentiellement portées par les réflexions intérieures des personnages. Mais la critique est unanime[2] : Daldry a réussi à rendre habilement le discours intérieur de ces trois femmes en captant à l'écran l'évolution tout aussi subtile que ravageuse de leurs tourments intérieurs. Et même si le propos semble *a priori* bien sombre, il nous convie en fait à une anatomie bouleversante du bonheur.

Les Heures raconte 24 heures dans l'existence de trois femmes qui se trouvent à un point tournant de leur vie. Le film fait ainsi une incursion dans la vie de l'auteure Virginia Woolf (brillamment interprétée par Nicole Kidman) à Richmond, en Angleterre, en 1923, dans celle de Laura Brown (incarnée par la troublante Julianne Moore), jeune mère au foyer vivant dans un quartier résidentiel à Los Angeles en 1951, et dans celle de l'éditrice Clarissa Vaughn (jouée par Meryl Streep, toujours superbe) à New York en 2001. Ces trois femmes sont aux prises avec un mal intérieur qui les ronge et contre lequel elles tentent vainement de lutter. Bien qu'elles essaient d'abord de le cacher à leurs proches, un mal sourd grandit en elles jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, elles finissent par céder. Cunningham, puis Daldry, à travers son adaptation, traiteront, presque avec tendresse, des thèmes de la mort, du bonheur, de l'homosexualité, de la maladie et de la folie. À travers les raccourcis obligatoires qu'il a dû emprunter, le film montre de façon peut-être plus exacerbée encore le désarroi dans lequel sont plongés les personnages. Il faut voir ce film, surtout pour le regard perçant qu'il jette sur la vie, nous la présentant comme une fleur qu'il faut humer avant qu'elle soit fanée.

Un défi d'adaptation ou comment mettre les silences en image

Pour l'adaptation cinématographique du roman de Cunningham, Stephen Daldry a confié le travail de scénarisation à David Hare, qui est aussi auteur de pièces de théâtre[3]. Le résultat final est assez fidèle au roman, hormis certains aspects : le film couvre seulement trois époques, alors que le roman s'ouvrait sur d'autres périodes, et il intègre d'autres événements pour exprimer ce qui se passe dans la tête des personnages sans recourir à un narrateur. Le jeu brillant des acteurs et la musique de Philip Glass suffisent à livrer l'émotion intérieure sans que celle-ci ne soit trop appuyée. La trame non linéaire du roman a également été transposée habilement à l'écran grâce à un montage technique intelligent et à l'utilisation de trois pellicules différentes pour le tournage : l'épisode Virginia Woolf a été filmé avec des bobines d'époque, plus sombres, teintées de brun, et l'épisode Laura Brown présente par contraste une lumière éclatante puisque la pellicule a été légèrement surexposée.

Du côté du jeu des acteurs, il faut dire que beaucoup d'encre a coulé autour de l'interprétation extraordinairement convaincante de Nicole Kidman. Celle-ci s'avère non seulement méconnaissable (ah ! ce nez qui a tant fait jaser !) mais aussi vibrante d'émotion. Elle s'est beaucoup investie dans son personnage : elle a changé sa posture, a développé ce regard profond, inquiétant, et a aussi appris à écrire de la main droite, elle qui est gauchère, et à imiter l'écriture de Woolf. Ce rôle aura donc été pour elle l'occasion de montrer toute l'étendue de son talent et de briller aux côtés de ceux de Meryl Streep et Julianne Moore. Dans les rôles de soutien, il faut mentionner l'acteur Ed Harris qui offre une prestation d'une bouleversante vérité.

Le syndrome Mrs Dalloway

Nous l'avons dit, le roman de Cunningham s'est bâti autour du roman Mrs *Dalloway* de Virginia Woolf que l'auteur a lu alors qu'il était encore adolescent et qui a fait naître chez lui l'envie de deve-

nir écrivain. Fasciné par l'éveil que ce livre a provoqué chez lui, par la marque à la fois profonde et impérissable que *Mrs Dalloway* a laissée dans son existence, Cunningham décide d'écrire un roman qui parle de la lecture d'un livre et de ses répercussions dans la vie des gens.

La force de Cunningham aura été, à la suite de cet épisode biographique, de tisser un lien entre Woolf et les deux générations de femmes qui lui ont succédé. La filiation reprise par le film est très nette : Woolf rédige une histoire qui est lue par Laura et vécue par Clarissa. Le lien entre les trois femmes s'effectue par la lecture du roman de Woolf, bien entendu, mais aussi par un autre ressort, encore plus tangible, qu'on aura soin ici de ne pas dévoiler. Toujours est-il qu'après nous avoir plongés dans l'univers de Virginia Woolf, le récit de Cunningham nous transporte près de trente ans plus tard dans celui de Laura Brown qui est happée par l'histoire de Mrs Dalloway, cette grande bourgeoise londonienne qui semble comme elle étouffer dans son rôle de femme. Au cœur de sa profonde solitude, Laura reçoit cette histoire comme celle d'une sœur qui lui permet enfin de comprendre ce qui se passe en elle et qui lui donne finalement la force d'imposer ses propres choix, de déroger à l'ordre social établi. Le récit trouve un autre écho un demi-siècle plus tard chez Clarissa Vaughn, que son ami Richard surnomme malicieusement Mrs Dalloway. Clarissa mettra un certain temps à comprendre que tout comme l'héroïne de Woolf, dont elle partage le prénom, elle mène une vie remplie de futilités et d'obligations qui ne servent qu'à remplir le vide de son existence. Les réceptions qu'elle organise avec beaucoup d'attention et de générosité lui donnent seulement l'illusion de vivre en lui permettant de mêler son souffle à celui des vivants.

Des airs de fête

Le titre du film lève le voile sur ce contre quoi luttent les trois femmes : le temps qui passe, les heures qui s'écoulent sans qu'on n'y puisse rien[4]. Quelle est la meilleure façon de remplir cette longue suite d'heures qu'est la vie ? Comment étouffer cette angoisse qui naît de toute l'immensité du temps qui s'étend devant nous, de cette mer d'heures à venir qui nous noie ? Incapables de se résoudre à égrener le long chapelet des heures de la vie, les trois femmes souhaitent s'étourdir, s'inventer un moment d'accalmie dans lequel elles pourront un instant s'imaginer vivre réellement. Dans le contact avec autrui, elles cherchent à s'oublier elles-mêmes ; pour Virginia, Laura et Clarissa, la fête apparaît comme un exutoire. Quand Virginia invite sa sœur Vanessa et ses enfants, c'est pour faire entrer un peu de vie dans son existence, pour prendre une bouffée d'air de Londres et de sa vie mondaine. Quand Laura prépare le gâteau d'anniversaire de son mari, elle oublie un instant ses angoisses ; cette diversion, qui l'aide à se sentir utile, vivante, lui permet de donner l'illusion qu'elle est une bonne épouse et une bonne mère. Quant à Clarissa, la réception qu'elle organise en l'honneur de Richard vise à ramener le poète à la vie en lui permettant de renouer avec son passé et avec le monde extérieur. Elle tient à ce que tout soit parfait, peaufine les détails, ne cesse d'allonger la liste des invités, se disant que plus il y aura de gens, plus Richard se sentira aimé, soutenu, admiré ; elle souhaite, de toute évidence, pour Richard et elle-même, redonner à la vie un peu de normalité. Mais la fête ne tient pas ses promesses : elle ne parvient pas à détourner l'angoisse ni à masquer le mal-être. L'irruption de Vanessa et de sa marmaille dans l'après-midi de juin de Virginia, loin de lui procurer du réconfort, des instants d'oubli, ne fait que lui rappeler sa solitude de même que sa profonde différence. L'écrivaine, incapable de communiquer réellement avec autrui, se replonge dans son monde intérieur et va retrouver ses personnages. Laura ne peut donc que constater une fois de plus que le rôle d'épouse et de mère ne lui convient pas : elle a un mal fou à accomplir des tâches simples, comme celles de préparer un gâteau ; elle ressent plus que jamais l'imposture de sa situation. Clarissa se retrouve démunie face au refus de Richard. Elle ne sait plus comment l'éveiller à la vie ni comment continuer à vivre pour deux. Bref, le contact des autres n'a pu tuer que momentanément leur solitude : la réalité les rattrape bien vite et les replonge dans la mouvance de leur conscience.

L'emprise des hommes

Stephen Daldry s'est dit séduit par ces héroïnes qui se débattent avec l'époque qui est la leur. Son film, tout comme le roman de Cunningham, illustre bien la quête d'identité féminine et l'émancipation des femmes vis-à-vis d'un ordre masculin. Virginia, Laura et Clarissa sont en effet toutes trois soumises à cet ordre, que ce soit à travers un mari qui manifeste une bienveillance contrôlante, un garçonnet si avide d'amour maternel qu'il en devient oppressant, ou un homosexuel à la sensibilité troublante qui exige, consciemment ou non, un dévouement total de la part de son ancienne amante. Même Vanessa, la sœur de Virginia, n'échappe pas à cet ordre : elle est manifestement soumise à ses fils et ne peut rien leur refuser, même si cela l'amène à négliger sa sœur. L'architecture du film est tout entière soutenue par le thème de la condition féminine et de son évolution tout au long du XX^{e} siècle : il aborde et questionne ainsi les choix d'une femme pour combler sa vie : le mariage, la maternité, la sexualité, en particulier ici la sexualité saphique. En cela, le film et, avant lui, le roman, rendent hommage à Virginia Woolf et à son action féministe. *Les Heures* est ainsi un film de

femmes : de femmes qui quittent les hommes, qui vivent sans hommes et qui font des enfants sans les hommes. Et pourtant… leur vie tourne bel et bien autour des hommes.

La quête de soi

Romain Gary disait que la seule réponse à l'absurdité de la vie était l'amour : pour vaincre le poids de ce compte à rebours qu'on ne peut freiner, il faut aimer et permettre encore à de brefs moments d'éternité d'exister. Or, les trois personnages féminins des *Heures* apprendront bientôt que l'amour ne peut venir des hommes. L'amour bienveillant que Leonard offre à Virginia ne peut suffire à nourrir sa quête d'absolu. Laura ne trouve rien qui puisse la secouer de sa torpeur : ni les délicates attentions de son mari ni même l'amour immense, désespéré que lui voue son jeune garçon. Clarissa se nourrit quant à elle du bonheur de ses vingt ans, de ce matin de juin où elle avait arraché à la vie un instant furtif de pur bonheur en compagnie de Richard, bonheur qu'elle croit être la seule lumière de son existence alors qu'en fait il jette dans l'ombre tout ce qui suffirait à la rendre heureuse.

Quand elles confrontent leur attitude à celle des autres femmes qui gravitent dans leur entourage, Virginia et Laura sont attirées par leur assurance et envient leur sérénité. Virginia a tant besoin de réconfort et se sent si loin de sa sœur Vanessa, si pragmatique, qu'elle aura un élan désespéré de rapprochement. Lorsqu'au moment de son départ, elle l'embrasse sur la bouche, d'un baiser passionné, presque brusque, il semble en fait qu'elle veuille la faire entrer de force dans son univers et du même coup aspirer un peu du sien. C'est alors pour Vanessa un contact vertigineux avec la folie et le mal-être de sa sœur. Mais si Vanessa perd pied un instant, elle se ressaisit et quitte rapidement Virginia, l'abandonnant à elle-même. Chez Laura par contre, ce type d'élan témoigne davantage d'une homosexualité latente. Apprenant les problèmes de santé de son amie Kitty, Laura, craignant de la perdre à tout jamais, se laisse submerger par ses sentiments et lui prend les lèvres, dans un geste qui est à la fois réconfort et révélation. Elle n'a jamais été moins épouse et mère qu'à cet instant où, pour la première fois, elle se laisse aller à ses pulsions en faisant fi des convenances. C'est bien à partir de ce moment qu'elle s'éveille à cette autre part d'elle-même et que s'opère lentement sa délivrance. De son côté, même si Clarissa vit depuis dix ans avec sa compagne, Sally, elle semble toujours éprise de Richard et refuse de s'investir totalement dans sa relation. Elle aime Sally avec retenue, presque par dépit, car Richard, rendu invalide par la maladie, est plus que jamais dans sa vie et semble dépendre entièrement d'elle. Déchirée entre le passé et ses devoirs présents, elle n'a plus aucun espace, aucun temps pour vivre l'amour.

Le temps retrouvé

Mrs Dalloway est sans doute le plus proustien des romans de Virginia Woolf : son héroïne est toujours en quête de cet instant de bonheur béni vécu jadis auprès de Peter Walsh, au son des cloches de Saint-Margaret qui les enveloppait et leur apportait un bonheur affranchi de l'ordre du temps. Dans ce roman, le temps devient presque un personnage : à Londres, Big Ben et Saint-Margaret ne cessent de scander les heures et les demi-heures qui séparent Clarissa de cet instant tout en provoquant chez elle, un peu comme la madeleine de Proust, une forte réminiscence.

La Clarissa de Cunningham vit également l'instant présent à travers le prisme du passé, s'imaginant que son amour pour Richard est toujours intact et qu'il suffit d'y croire pour que tout redevienne comme avant. Ce matin de juin vit toujours en elle comme un écho et toute sa vie présente paraît sans éclat à côté de cet instant qu'elle a, nécessairement, sublimé au fil du temps. Les heures, Clarissa Vaughn n'arrive à les apprécier véritablement pour ce qu'elles sont que lorsque le lien qui la soude à son passé sera rompu de façon brutale. La douleur fera alors place à un sentiment de délivrance et Clarissa se soustrait tout à coup au processus d'autodestruction. Quand la dernière page du film est tournée, on sait qu'enfin Mrs Dalloway a remis les pendules à l'heure. On sort de ce film avec en tête une urgence de profiter de la vie.

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Notes

1 Son premier long métrage, *Billy Elliot* (2000), avait aussi été salué par le public et la critique.

2 Notons que le film a obtenu 9 nominations aux derniers Oscars, dont celui du meilleur film, du meilleur réalisateur et du meilleur scénario adapté. Nicole Kidman est d'ailleurs repartie avec l'Oscar de la meilleure actrice. Le film a aussi remporté d'autres prix prestigieux : celui de meilleure actrice pour Kidman, Moore et Streep à Berlin et ceux de meilleur drame et meilleure comédienne (Kidman) aux Golden Globes.

3 On a d'ailleurs pu voir Nicole Kidman dans l'une de ses pièces, *The Blue Room*, à Londres, et Meryl Streep, dans *Plenty*.

4 À l'origine, Woolf avait d'abord songé à intituler son roman *The Hours*, avant d'opter finalement pour *Mrs Dalloway*, titre qui met davantage l'accent sur la condition sociale des femmes de son époque.